

LES FILMS D'ICI – SÉBASTIEN ONOMO PRÉSENTENT



73^e Festival
International
du Film de Berlin
Panorama
Film d'ouverture



LA SIRÈNE

UN FILM DE SEPIDEH FARSI

SCÉNARIO JAVAD DJAVAHERY CRÉATION GRAPHIQUE ZAVEN NAJJAR MUSIQUE ORIGINALE ERIK TRUFFAZ

AU CINÉMA LE 28 JUIN

DISTRIBUTION



9, rue Pierre Dupont
75010 Paris
Tél. : 01 80 49 10 00
contact@bacfilms.fr

RELATIONS PRESSE

GAMES OF COM

Emmanuelle Verniquet & Aurélie Lebrun
emmanuelle.verniquet@gamesofcom.fr
aurelie.lebrun@gamesofcom.fr
Tél. : +33 6 18 11 16 08

SYNOPSIS

1980,

dans le sud de l'Iran. Les habitants d'Abadan résistent au siège des Irakiens. Il y a là Omid, 14 ans, qui a décidé de rester sur place chez son grand-père, en attendant le retour de son grand frère du front. Mais comment résister en temps de guerre sans prendre les armes ? Omid découvre alors un bateau abandonné dans le port d'Abadan. Aurait-il enfin trouvé le moyen de sauver ceux qu'il aime ?



A PROPOS DE SEPIDEH FARSI

TRAVAIL DE MÉMOIRE

Après avoir réalisé une dizaine de documentaires et de longs métrages, Sepideh Farsi s'est lancée dans son premier film d'animation : *La Sirène*. Une idée qu'elle mûrit depuis 2009. Sepideh Farsi souligne que le conflit Iran-Irak est à la fois l'un des plus meurtriers de la deuxième moitié du XX^{ème} siècle, mais aussi l'un des moins documentés : *« Il était nécessaire pour moi de montrer cette guerre oubliée que certains historiens surnomment 'la première Guerre du Golfe'. Je voulais livrer une sorte de témoignage à travers l'histoire d'un adolescent qui tente de sauver les habitants de la ville assiégée d'Abadan en repérant un 'lenj' – un bateau traditionnel du sud de l'Iran, qu'il baptisera La Sirène et dont il fera son arche »,* dit-elle.

Mais comment représenter cette guerre ? Impossible pour la réalisatrice, interdite de territoire depuis 2009, de retourner en Iran pour y tourner le film. Abadan a été l'une des villes martyres du conflit : *« Comme elle a été presque entièrement détruite, il était impensable de tourner sur place d'autant que, depuis la guerre, c'est devenu une autre ville »,* poursuit-elle. Par ailleurs, Sepideh Farsi ne voulait pas tourner en studio, ni avoir recours aux effets spéciaux. *« J'avais envie de me servir des possibilités offertes par l'animation et d'y apporter mon expérience en prises de vue réelles. Il s'agissait de réaliser une fiction d'animation avec une touche de réalité historique. »*

Selon Sepideh Farsi, il s'agit d'une forme de combat car *« les images qui nous ont été transmises ont toujours été produites par le pouvoir. Le régime avait la mainmise sur les images de la guerre. »* Par conséquent, l'iconographie existe, mais elle est biaisée, obligeant Sepideh Farsi à redoubler de vigilance et, plus tard, à expliquer à l'équipe artistique du film comment éviter de reproduire des images de propagande. *« Face à ces livres et photos qui nous ont permis de restituer l'ambiance de la ville d'Abadan, il fallait garder une double lecture. Avec ce film, j'ai donné ma version de la réalité de ce conflit en m'appuyant sur un socle historique »,* note la réalisatrice. Pour laisser une nouvelle trace dans le récit tronqué de cette guerre.

L'animation sert de filtre et permet d'instaurer une distance salutaire avec la brutalité de la guerre, même s'il fallait évoquer le conflit avec précision. L'animation peut aussi nous rapprocher des émotions des personnages grâce à des séquences métaphoriques.





نفت ایران - سالانه

REFIN

DE PARIS À TÉHÉRAN

Sepideh Farsi ne dessine pas, mais sa rencontre avec Zaven Najjar en 2014, lui permettra de trouver le collaborateur idéal. C'est lui qui signera la direction artistique de La Sirène. Et pour le scénario, elle fait appel à son complice Javad Djavahery, qui est persona non grata en Iran également. En 2015, elle rencontre l'équipe des Films d'ici et La Sirène connaît son vrai départ. Le scénario s'affine et Sepideh Farsi choisit le récit d'une jeunesse brisée qui, prise dans l'étau de la guerre, se débat entre nostalgie de ce qu'aurait pu être la vie dans un Iran débarrassé de ses puissants belliqueux et l'urgence de quitter Abadan qui se transforme peu à peu en souricière. Le scénario s'étoffe, la bible graphique également : « *On a été très attentifs à chaque détail : les marques de voiture qui circulaient réellement à cette époque, les affiches des cinémas, les montres, les modèles de chaussures... Sur le plan scénaristique et visuel, le rythme de l'animation est très différent de celui du cinéma en prises de vue réelles. Le film a mis très longtemps à mûrir.* »

En 2019, tout est prêt. Le début du confinement coïncide avec la mise en production de La Sirène en 2020 : « *Toutes proportions gardées, ces confinements pouvaient nous faire un peu ressentir ce que vivent les gens qui se cachent dans une ville assiégée* », observe Sepideh Farsi. Pour ajouter du réalisme à son film, la réalisatrice consulte les livres d'époque et communique avec des Iraniens de l'intérieur : « *Comme je ne peux plus y aller, cela a été très précieux. C'était un travail d'archéologue, pour faire revivre des souvenirs. Ensuite, on a réalisé un assemblage d'archives. Tout devait être redessiné au plus près. J'ai aussi ajouté des noms de personnes sur les murs qui ont été de vrais dissidents victimes du régime.* » Toujours le réel comme boussole.

LEÇON DE RÉSISTANCE

Tout au long du film, Omid croise des personnages charismatiques qui ont tous une posture différente vis-à-vis de la guerre. Une déclaration d'amour au peuple iranien dont Sepideh Farsi montre le sens de la débrouille et le désir de liberté. Et parfois quelques pas de côté. Farshid, un ami du frère d'Omid, transgresse les règles. Une zone grise où se débattent les habitants : chacun résiste à sa manière, qu'il soit hostile à la guerre ou aux restrictions imposées par le nouveau régime. Un parti-pris expliqué par Sepideh Farsi : « *Je voulais un film à plusieurs dimensions et qui ne soit pas didactique pour permettre à chacun de se faire sa propre opinion.* »

La réalisatrice a notamment disséminé de nombreux symboles qui interpellent différemment le public. Plusieurs éléments résonnent puissamment avec l'Iran actuel : « *Le film se passe en 1980 mais je voulais rappeler que des gens résistent depuis le début contre le pouvoir. Des mouvements sociaux, il y en a déjà eu en 1999, puis en 2009, 2017 ou encore 2019 avant celui qui a éclaté en 2022. Tout a toujours été réprimé dans le sang. Nous avons eu des hauts et des bas, des moments de désespoir. Mais on savait que ça allait exploser un jour.* »

Abadan est aussi un décor qui incite à l'espoir puisque la ville avait connu un siège sanglant dès le début de la guerre en 1980. Quasi totalement détruite et vidée de sa population pendant la guerre, elle compte de nouveau plus de 200 000 habitants. C'est l'histoire d'une résilience à l'iranienne.



EN AVANT LA MUSIQUE

La frappe hypnotique du *dammam*, le tambour traditionnel du sud de l'Iran, résonne dès les premières secondes du film. Un fil rouge qui guide toute l'histoire et qui montre la diversité de la bande-son du film : Neyanban (sorte de cornemuse iranienne), pop rock, orgue arménienne et même générique de Goldorak. Une partition généreuse que Sepideh Farsi a confiée à des musiciens iraniens mais aussi au trompettiste et compositeur français Erik Truffaz qui avait déjà collaboré avec Sepideh Farsi pour *Demain, je traverse* en 2019. Le jazzman a intégré la richesse des éléments rythmiques iraniens à ses compositions. Une richesse musicale comme un pied de nez à un art honni du régime.

La principale rencontre musicale pour Omid se fait par l'intermédiaire d'une diva, la mère de Pari. Se cachant dans le noir et dans ses souvenirs de scène, elle ne peut plus se produire en public. Comme c'est le cas de toutes les chanteuses en Iran, depuis la prise de pouvoir de Khomeini en 79. Ce personnage à la voix chaude s'inspire de plusieurs chanteuses iraniennes : Soussan, que Sepideh Farsi avait entendue, enfant, lorsqu'elle avait visité Abadan ; la pop star Gougoush qui vit désormais aux Etats-Unis ; Hayedeh, une contralto qui a beaucoup chanté l'exil avant de s'éteindre en 1990 à San Francisco et Elaheh, autre diva iranienne dont on entend la chanson Raftam dans le film, et qui a disparu en 2007 sans jamais pouvoir rechanter.

Aux résistants d'Abadan, la musique montre la voie. Le *dammam* d'Omid repousse la violence et tente de faire plus de bruit que les canons. Mais combien seront-ils à suivre son tambour et à prendre la mer avec lui ? Et à céder ainsi au chant de la sirène ?

UNE HISTOIRE PERSONNELLE ET UNIVERSELLE

En 2022, le père de Sepideh Farsi s'est éteint en Iran et le film lui rend hommage. C'est lui qui avait emmené sa fille pour la première fois à Abadan alors qu'elle était très jeune. Il s'agit d'une ville avec laquelle elle a tissé un lien particulier, même si elle n'y a pas vécu. La cité permet à la réalisatrice de montrer comment on a brisé l'élan de l'Iran vers la modernité : « *Après une visite chez le photographe qui prend des photos sans pellicule, Omid vit une expérience fantastique et uchronique où il aperçoit ce qu'aurait pu être son présent si la révolution n'avait pas été usurpée par les religieux* », souligne Sepideh Farsi.

Sur ce principe, la réalisatrice mêle la fiction à ses propres souvenirs : ici, une scène d'un cinéma qui a réellement été incendié et qui a fait plus de 400 morts, là un épisode fictif de Goldorak qui est regardé par les Iraniens et les Irakiens au cours d'un bref cessez-le-feu. Comme un jeu de piste au service de l'émotion, où même les noms livrent des indices : Omid signifie ainsi « espoir » et Pari veut dire « sirène », désignant à la fois la créature aquatique et l'alarme en temps de guerre. « *Pendant l'élaboration du projet, je pense d'abord au film que j'ai envie de voir. Puis, je me pose la question du public et des indices que je vais y glisser. Il ne sera pas vu de la même façon par ceux qui ont vécu la guerre et par ceux qui ont été privés d'un récit juste de ce conflit.* »

Quelles que soient les interprétations, Sepideh Farsi poursuit le même but : « *J'aimerais que ce film soit vu en Iran comme ailleurs. La sélection pour le festival de Berlin est une bonne occasion de le faire connaître. En Iran, le public se débrouille toujours pour voir les films, même les miens qui ont tous été interdits par le régime. Le film sera vu soit clandestinement, soit sur grand écran, parce que le régime sera déjà tombé.* » Une revanche pour la réalisatrice alors qu'il lui a été compliqué de travailler avec une équipe locale, même si ceux qui ont accepté de participer au projet ont préféré rester anonymes. « *J'ai l'habitude depuis Red Rose. Mais, même si je ne peux pas les citer, je pense à eux. Ce film est aussi pour eux* », conclut-elle.



روز ولدی
گوزن
نویسنده و کارگردار
بهرام قبادی

سبون کلمه

آفتاب

MOVI DICK

داروخانه آفتاب

سینما



ENTRETIEN AVEC **SEPIDEH FARSI**

Où avez-vous vécu pendant la guerre Iran-Irak ?

J'étais adolescente comme Omid et Pari quand la guerre a éclaté. Je suis restée en Iran jusqu'en 1984 et j'ai vécu la deuxième moitié de la guerre depuis la France. J'étais obligée de partir car on ne m'autorisait pas à suivre des études en Iran et que j'avais connu la prison pour mon activisme au lycée. A l'époque, nous vivions comme des doubles dissidents : nous n'avions plus voulu de la monarchie et nous ne voulions pas plus du pouvoir des religieux. Le régime nous considérait comme des ennemis de l'intérieur.

Quel message voulez-vous porter à travers l'histoire d'Omid ?

En cherchant son frère parti au front, Omid, malgré son jeune âge, songe à ce qu'aurait pu être sa vie sans cette révolution et sans cette guerre. Mais il ne se résigne pas et s'engage. C'est ce que nous ressentions au début des années 1980 : nous avons le sentiment qu'on nous avait volé quelque chose. C'était une révolution volée – c'était dramatique, comme si on avait raté une marche. Et ça n'a fait qu'empirer.

En ce qui concerne la mise en scène, la caméra est souvent proche du sol, pendant les scènes de guerre, ou bien elle s'élève lorsque nous sommes au plus près d'un personnage. Cette démarche était-elle voulue pour la composition des plans ?

Je voulais que le découpage soit très spécifique et nous y avons beaucoup travaillé avec les story-boarders. Nous avons fait un usage très particulier des angles de prises de vue, et il y a pas mal de plans en plongée ou en contre-plongée pour marquer la peur d'un personnage ou pour donner un point de vue plus fort à la narration et mettre en avant un élément de l'intrigue – notamment s'agissant des scènes de guerre ou des moments où les personnages sont en danger.

Le message du film a des résonances particulières avec l'actualité. Vous y attendiez-vous ?

Cela fait plus de 40 ans que des mouvements de révolte existent en Iran. Du coup, ce qui se passe dans ce pays ne vient pas de nulle part. Avec le mouvement Femme/vie/liberté, c'est l'ensemble de la société qui s'engage. Beaucoup de jeunes (60% de la population iranienne a moins de 35 ans) veulent une société moderne et progressiste. Les sujets abordés dans La Sirène auraient été d'actualité à un moment ou à un autre.

Quel est votre espoir pour la société iranienne ?

Je suis toujours restée très proche de mon pays. Malgré la répression politique et la censure, les Iraniens ont toujours été créatifs. La révolution iranienne s'inspire de bien d'autres mouvements contestataires : celui de l'Ukraine ou celui de Hong Kong de 2019. Malgré l'intensité de la répression du régime, la rébellion a toujours sa place. Le pouvoir est fragilisé par de profondes fractures et je pense que la chute du régime est pour bientôt.





ENTRETIEN AVEC **ZAVEN NAJJAR**

**Comment êtes-vous arrivé sur ce projet ?
Pourquoi vous a-t-il semblé important d'en
signer la direction artistique ?**

Je venais de terminer mon court métrage, *Un obus partout*, qui se déroule pendant la guerre du Liban. Un ami commun m'a présenté à Sepideh Farsi. Elle cherchait un collaborateur pour le graphisme de *La*

Sirène, tandis que Javad Djavahery écrivait le scénario. Ils m'ont montré plusieurs photos de la guerre et m'ont beaucoup parlé de l'histoire du conflit et, bien entendu, de leur expérience personnelle.

L'histoire d'Omid m'a beaucoup touché. Ma famille est originaire d'Alep, en Syrie, et du Liban, si bien que les personnages de *La Sirène* me sont apparus comme des cousins, oncles et tantes éloignés. Certains d'entre eux ressemblent d'ailleurs à quelques-uns de mes proches !

Comment vous êtes-vous approprié le récit de la guerre à travers l'animation ?

Au départ, il y a toujours un important travail de documentation, d'entretiens et d'étude des personnages. *La Sirène* est l'histoire d'Omid au moment où sa ville, Abadan, est en état de siège. Tout peut s'effondrer à n'importe quel moment. L'objectif était de créer des images et des personnages emblématiques pour montrer qu'il s'agit de moments arrachés à la destruction de la guerre. Ensuite nous avons ajouté de nombreux détails qui insufflent de la vie et de la réalité historique au film.

On a le sentiment d'avoir affaire à un roman graphique qui permet au spectateur de garder une certaine distance avec le récit tout en le sensibilisant à l'intrigue. Pouvez-vous nous parler de la palette chromatique ? Est-elle liée à l'Iran ? Et les éclairages ? Est-ce que chaque groupe de personnages se caractérise par ses propres couleurs ?

D'emblée, Sepideh et moi avons souhaité travailler avec un choix de couleurs limité, pour refléter l'idée que les possibilités sont limitées en état de siège. Nous avons un peu développé ce parti-pris pour évoquer avec force l'atmosphère de cette région et du contexte historique.

Les couleurs fondamentales étaient un bleu pétrole marqué, un ocre couleur sable et des rouges très vifs.

Les couleurs appartiennent vraiment à cette région – elles viennent de la nature, des bâtiments, des vêtements, des teintes des vieilles photos de la guerre. Je suis parti de là et j'ai créé l'atmosphère de l'ensemble des décors avec notre formidable équipe artistique.

Quelles techniques d'animation avez-vous privilégiées ? Évoluent-elles en fonction des souvenirs ?

Les personnages sont en 3D avec une technique spécifique qui donne le sentiment qu'ils ont été dessinés en 2D. La plupart des décors sont en 2D. Avec des personnages en 3D, Sepideh pouvait davantage travailler comme elle le fait habituellement avec des acteurs. C'était également plus simple d'avoir des points de vue complexes en 3D. Cela nous a permis d'obtenir une esthétique plus proche du cinéma en prises de vue réelles. Nous voulions mettre en place une animation d'une grande subtilité, discrète, minimaliste. En outre, dans le style et les compositions, nous avons utilisé beaucoup de lignes marquées qui expriment les sentiments des personnages.

L'animation donne-t-elle plus de liberté pour raconter ce genre d'histoire ?

Tout d'abord, l'animation nous a permis de reconstituer l'Abadan de 1980 – une ville tout entière à une époque bien précise, dans un pays où Sepideh et Javad ne peuvent pas revenir à l'heure actuelle. Cela nous a donné une formidable liberté artistique.

Dans ce film, on est constamment partagé entre le rire et les larmes. *La Sirène* est plein d'humour, de poésie, de symbolisme... L'animation nous a permis d'exprimer ce mélange si particulier grâce aux couleurs et aux formes.





CONTEXTE HISTORIQUE

GUERRE IRAN-IRAK

- 11 février 1979** Départ du Chah d'Iran et prise de pouvoir par Khomeini.
- 22 septembre 1980** Invasion de l'Iran par l'Irak. Saddam Hussein remet l'accord d'Alger en question et tente de récupérer un accès vers la mer d'Oman.
- 1982** L'Iran reprend les quelques territoire perdus après la première attaque. Une guerre de tranchées se met en place.
- 20 août 1988** Fin du conflit sans modification des frontières entre les deux pays. 1, 5 million de morts et disparus, des deux côtés.

REPÈRES BIOGRAPHIQUES

DE SEPIDEH FARSI

- 1965** Naissance à Téhéran.
- 1998** *Le monde est ma maison*, premier long métrage documentaire
- 2001** *Homi Sethna, Filmmaker*, second documentaire tourné en Inde.
- 2003** *Rêves de Sable*, long-métrage de fiction
- 2006** *Le Regard*, long-métrage de fiction
- 2009** *Téhéran sans autorisation*, documentaire filmé avec un téléphone portable.
- 2014** *Red Rose*, fiction sur une histoire d'amour à la suite de l'élection présidentielle contestée de 2009.
- 2017** *7 voiles*, documentaire sur l'Afghanistan
- 2019** *Demain, je traverse*, long-métrage qui traite de la crise migratoire, tourné en Grèce.
- 2023** *La Sirène*





PROGRAMMATION

Philippe Lux

01 80 49 10 01 | p.lux@bacfilms.fr

Claire Deshaies

01 80 49 10 03 | c.deshaies@bacfilms.fr

Tiana Rabenja

01 80 49 10 02 | t.rabenja@bacfilms.fr

MC4 Arnaud de Gardebosc

04 76 70 93 80 | arnaud@mc4-distribution.fr